

Donc, M. Duchemin, en entrant chez Lazare, savait y trouver le corps d'un délit, et pensait y voir un criminel.

Il connaissait cependant assez les hommes pour demeurer frappé de l'attitude du fermier et de celle de sa femme.

Lazare paraissait sous le poids d'un profond chagrin, mais le remords n'entraînait pour rien dans cette douleur.

Quant à Joanne-Marie, son beau visage respirait la sainte exaltation des martyres.

Elle ne pleurait pas, elle priait. On devinait bien, à la ferveur passionnée de ses invocations, aux regards qu'elle tournait quelquefois vers son mari, qu'elle ne suppliait pas seulement Dieu de recevoir l'âme de Claude dans sa paix éternelle; mais qu'elle lui demandait pour Lazare le bonheur de sortir triomphant de cette rude épreuve, et le courage nécessaire pour la subir.

M. Duchemin s'approcha de Joanne-Marie; elle se leva; et, gardant ses enfants dans ses bras, elle alla prendre place auprès de son mari.

Le juge d'instruction examina le cadavre, pendant que le greffier préparait ses papiers.

Alors commença un véritable interrogatoire.

— Lazare, demanda M. Duchemin, vous vous trouviez dans une triste situation financière, l'on vous poursuivait pour des billets?...

— Oui, monsieur.

— Ce matin même vos meubles devaient être saisis?...

— C'est la vérité.

— Expliquez alors comment il se fait que vous vous trouviez en mesure de désintéresser vos créanciers.

— Avant-hier, tandis que je me sentais désespéré, ma femme me consilla de recourir au vieux Claude... Je n'avais pas grande confiance dans sa générosité; car jamais il n'avait fait un cadeau à l'enfant dont il était le parrain; mais enfin je ne pouvais non plus avoir à me faire le reproche d'avoir oublié un seul des moyens bons à sauver ma famille de la misère... Du reste, par précaution, j'emmenais à la foire le cheval et les bœufs; il valait encore mieux nous en priver que de nous voir jeter hors de cette maison... Quand j'arrivai à Bains, je sentis s'en aller tout mon courage... je n'avais plus la force de m'adresser à Claude, et j'aurais sans doute mieux aimé encore vendre mes bêtes que de lui demander une pièce de cent sous, quand de lui-même il vint à moi, tandis qu'on marchandait ma paire de bœufs, et m'emmena dans l'auberge, où, la main dans la main, il me fit promesse d'aide et de bonne amitié... En gage, et pour me prouver qu'il ferait du bien à l'enfant, il me compta cinq cents francs qu'il tira de sa poche...

— N'avait-il que cette somme?

— Je l'ignore; l'argent n'était pas dans sa ceinture, mais dans la poche de son pantalon. A cette heure, du reste, il n'avait encore vendu que deux petites bêtes de peu de valeur. Avant que nous ayons causé ensemble. M. Guillot s'était entretenu longtemps avec le vieux Claude.

— Ceci est exact, Monsieur, répondit l'huissier; la situation de Lazare, chez qui je devais saisir le lendemain, me touchait singulièrement et j'adressai quelques reproches à Claude... Il parut les comprendre, et alla

trouver Lazare; je les vis se diriger vers la Tête-Nôtre; ils paraissaient fort bien ensemble.

— Et c'est à la Tête-Noire que Claude vous a remis l'argent?

— Oui, Monsieur.

— Vous venez de dire qu'il lui restait encore des bœufs à vendre.

— Six bêtes magnifiques.

— Était-il en marché?

— Pierre Lendèveur de la ferme des Boulais en avait envie.

— Vous n'étiez pas là quand on a traité l'affaire?

— Non, Monsieur.

— A quelle heure avez-vous quitté l'auberge?

— Vers huit heures. Le vieux Claude me dit en riant: Demain le greffier ira vous porter les pièces, mes enfants... vous payerez... voici l'argent, et nous remplacerons la saisie par un dîner... Je me sentais bien heureux: car j'avais quitté Joanne-Marie désolée... Claude ajouta: "Sauve-toi vite, mon garçon; je dois terminer une vente avec Pierre Lendèveur..." Et je quittai la salle... J'entrai dans l'écurie pour chercher la Grise, je détaimai les bœufs... Tout cela me prit du temps, et je pense que Claude termina son marché avec le valet de ferme, tandis que j'achevais mes préparatifs de départ...

Je suivis pour rentrer chez moi la route ordinaire, et je ne vis personne...

Il faut dire aussi que j'étais obligé de marcher lentement à cause du bétail... Il était environ neuf heures et demie, quand je vis à la clarté de la lune briller quelque chose à terre... Je relevai un couteau que je ne reconnus pas, et que je ne reconnais pas encore... et cette ceinture de cuir que l'huissier Guillot affirme avoir appartenu au vieux Claude...

— Et qu'avez-vous pensé en voyant ces objets?

— Qu'un marchand les avait perdus.

— Il ne vous est point venu dans l'esprit que l'on pouvait avoir dévalisé un voyageur et commis un crime?

— Non, Monsieur; d'ailleurs, je n'avais point remarqué alors que les courroies de la ceinture étaient non détachées, mais coupées.

— Qui vous en a fait l'observation?

— L'huissier.

— Claude vous avait-il prêté de l'argent, précédemment?

— Jamais, Monsieur.

— Ainsi, c'est la première fois?

— Oui.

— Sans instigation de votre part?

— Oui, Monsieur.

— Cela semble bien contraire aux habitudes de Claude, qui passait pour être avare.

— M. Guillot vous a dit, je crois, qu'il avait parlé en ma faveur.

M. Duchemin se tourna vers l'huissier:

— Claude vous promit-il d'avoir égard à votre recommandation?

— Il ne me dit rien de positif, se dirigea vers Lazare, l'emmena au cabaret... Quand j'entrai dans la salle, Lazare se trouvait debout, prêt à partir.

(A continuer.)